

Mes écoles de la république.

Un jour je vous parlerai des médecins ou des plombiers ou encore des maréchaux-ferrants, mais, pour l'instant, j'aimerais vous entretenir d'un monde mystérieux, celui des enseignants, de « mes enseignants ». J'entends, dans un premier temps, par « enseignant », désigner l'instituteur, celui que l'on appelait jadis, au siècle dernier, « le maître d'école ». Il y avait dans cette expression, la notion d'un pouvoir. Le maître, comme dans une société féodale ou plus tard industrielle, était le dépositaire d'un pouvoir. Il avait également une autorité, un savoir, « Le » savoir. Celui qui détient une information a toujours un pouvoir sur l'ignorant. Il n'y a qu'à penser aux apprentis dictateurs actuels et leurs fascinations pour les médias.

Liberté

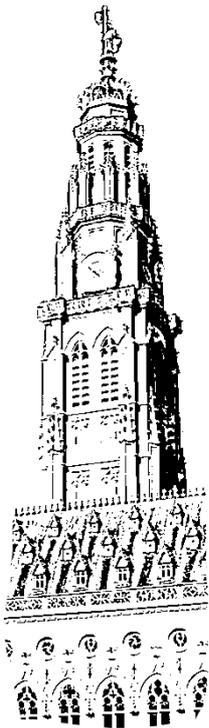
Égalité

Fraternité

Face à ces instituteurs, grouillait un peuple de petites têtes blondes ignorantes. À cette époque, et cela dit sans aucun jugement de valeurs, il y avait aussi le respect, celui de l'enfant inculte face à ce savoir. Dans l'école de la république, celle de Jules Ferry, il y avait l'esprit d'amener tous les enfants, même ceux des classes laborieuses, à un minimum de connaissances. Il fallait accéder avant tout à la lecture, clef indispensable vers l'épanouissement individuel. C'était la porte du savoir. Celle qui s'ouvrait sur la lumière. Il y avait quelque chose de presque mystique là-dedans. Mon école, dans les années cinquante, soixante, était celle de la république. La laïcité était un dogme chez moi. Il faut dire qu'avec une mère, féministe, quelque peu libertaire et un père communiste, le choix s'imposait. Étant le petit dernier d'une fratrie de quatre j'étais poussé vers l'avant et j'entrais à l'école primaire avec une année d'avance. Pour mon compte, je n'avais rien demandé.

ÉCOLE MATERNELLE

Avant d'intégrer la « grande école », comme elle était appelée, j'avais naturellement fait un détour par la maternelle. C'est un drôle de nom ! Elle était censée materner. Il n'en était rien. J'ai fait deux écoles maternelles, l'une après l'autre. De la seconde je n'ai aucuns souvenirs, c'est le vide sidéral. De la première, j'ai trois souvenirs. Il y avait d'abord cette chaudière à charbon, au milieu d'une grande salle, entourée de grilles. C'était la dame de service qui la ravitaillait. La seconde image, qui me vient à l'esprit est ces colliers de perles que l'on m'obligeait à enfiler. J'avais horreur de cela. Quand l'institutrice, qui est devenue ma belle-mère par la suite, m'a raconté que j'avais refusé en lui déclarant « je ne suis pas venu ici pour enfiler des perles », je me suis souvenu de ces moments de souffrance. J'étais déjà rebelle. J'ai toujours été rebelle. Je le suis encore, même si cela se cantonne à l'esprit. Le troisième souvenir est l'humiliation. Certains enseignants ont toujours aimé humilier. Cela a toujours existé et perdure de nos jours. Je dirais même que c'est dans leurs gènes. Ils se défoulent ainsi. C'est leur côté obscur, j'y reviendrai. Un jour, ayant refusé d'obéir à la dictature de l'institutrice, à savoir de réaliser une débilité quelconque à mes yeux, je fus puni et condamné à la privation de récréation. J'étais obligé de rester seul dans la classe. J'y suis resté un long moment dans cette prison à ronger mon frein. En d'autres temps, comme actuellement, j'aurais tagué des insultes sur les murs ou tout retourné dans la classe, voire mis le feu à l'école ou à l'extrême poignardé l'institutrice. Autres temps, autres mœurs ! Fort heureusement je suis resté sage. L'enseignante, ignorant tout de la psychologie, jugeant que le châtement avait assez duré, crut de bon ton d'envoyer ma grande sœur me chercher. C'était l'erreur fatale, l'humiliation absolue. Cela me fait sourire actuellement mais reste néanmoins gravé dans ma mémoire.



ÉCOLE PRIMAIRE

La grande école, école dite primaire, n'était guère mieux. Elle durait, comme de nos jours, cinq années. Cinq années, cinq longues années, représentent cinq instituteurs

différents. Il n'y avait pas d'institutrice. C'était une école de garçons. On ne mélangeait pas les genres. C'était laïque mais comme à la messe : les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Les écoles se juxtaposaient : Pierre Curie pour les garçons, Marie Curie pour les filles. Nous n'avions pas le droit de parler aux filles, même à travers la grille qui nous séparait. De ces cinq maîtres je n'ai les souvenirs que de deux, l'un en bien, l'autre en mal. C'est, je crois, la proportion nationale : soixante pour cent sans histoire, vingt pour cent de bien et vingt pour cent de « toxiques ». J'ai retrouvé ces mêmes proportions plus tard pour mes enfants. Comme dit la chanson : « non, non rien n'a changé... ». Les soixante pour cent représentent ce que je nomme les « insipides ».



Insipide est repris au sens de l'eau potable. Cette dernière, en plus de sa neutralité bactériologique et chimique doit être incolore, inodore et sans saveur. Ces enseignants ne font pas de vagues, ne suscitent aucune passion, font leur métier sans conviction, sérieusement, sans plus. Ils attendent simplement leur retraite en exécutant à la lettre les circulaires arrivant du ministère. Tout ce qui ne figure pas dans les textes est proscrit. Ils ne font de mal à personne et tout le monde les oublie très vite, ce que j'ai fait. Oui ils sont comme l'eau potable. Ils ne font que passer sans laisser d'arrière-goût ni doux ni amer. Ils coulent. Les vingt pour cent qui font du bien sont ceux qui honorent la profession, ceux qui la magnifient. Ils sont l'étincelle qui ranime la flamme des enfants somnolents. Ils transcendent, ils irradient. C'est ceux-là dont on se souvient. Ils font aussi leur métier, mais différemment. Ils aiment les enfants et se considèrent comme investis d'une mission : éduquer. Éduquer, étymologiquement, ce n'est pas moi qui l'invente, consiste « soit à faire sortir l'enfant de son état premier, soit à faire sortir de lui ce qu'il possède virtuellement » (P. Foulquié, Dictionnaire de la langue pédagogique). C'est surtout la deuxième notion qu'il faut retenir. Pour mon instituteur, c'était un petit monsieur, très doux, très gentil, qui avait une autorité naturelle et qui savait très bien faire passer les messages. Je lui tire mon chapeau. Que tous les anges veillent sur son repos éternel. Après cela il y eut le décès de ma mère, j'avais huit ans. Je n'ai pas vraiment de souvenirs de compassion du monde enseignant. Le dernier cas, je l'ai gardé pour la fin. D'emblée je qualifierai cet homme de pervers, de sadique. Il aimait faire souffrir tant physiquement par des coups de règle en fer, que moralement par toutes sortes

de punitions et humiliations. Les parents le craignaient mais étaient ravis de cette main de fer destinée à faire progresser leurs rejetons. C'était toute l'ambiguïté. De nos jours, il ferait la une des journaux et se retrouverait devant les tribunaux. À cette époque, c'était normal. Les cours qui normalement se faisaient de neuf heures à midi et quatorze heures à dix-sept heures avaient lieu de neuf heures à dix-neuf heures quinze ou trente sans interruption sauf la pause déjeuner. Il y avait encore ensuite des devoirs à la maison. Il n'existait pas de récréation. Cette dernière était réservée à l'exécution des punitions. C'était le principe pédagogique : une faute de grammaire, cinquante fois la règle à copier, une faute d'orthographe, cinquante fois le mot. C'était pareil pour le calcul et le reste. C'est le seul instituteur dont je me souviens du nom. C'est mon plus mauvais souvenir d'alors. J'étais en cours moyen seconde année, la dernière de la primaire.

LE LYCÉE

Des années de lycée il y a bien des choses à dire. En ces temps reculés, le lycée allait de la sixième à la terminale. La notion de collège n'existait pas. La séparation filles garçons perdurait tant sur le plan physique que géographique. Heureusement pour aller de chez moi au lycée de garçons,

comme on le nommait, il fallait passer devant le lycée de filles, maigre consolation. Les lycées n'avaient pas de nom. Plus tard le mien prit celui d'un révolutionnaire sanguinaire, confirmant par là « que le sang sèche vite en entrant dans l'histoire ». Beaucoup de gens regrettent leurs années de lycée, moi non. J'ai essentiellement des souvenirs de mal-être et quelques-uns de camaraderie, du moins le croyais-je. Ces derniers furent vite balayés, grande leçon d'humilité qui m'a été donnée plus tard lors de recherches sur des sites d'anciens



élèves. Comme dirait Brel, « on se croit mèche, on n'est que

suif ». Mes bons moments sont hors du « bahut », comme nous l'appelions. Les souvenirs de soixante-huit, par exemple, à quinze ans, ne sont que très peu révolutionnaires. C'est le souvenir du beau temps qui régnait et me permettait de m'évader à vélo sur les routes de l'Artois que je garde en mémoire. Ma vie a vraiment commencé le jour où, baccalauréat en poche, j'ai quitté sans regrets et définitivement le foyer familial pour voyager de mes propres ailes, sans filet. Je ne l'ai jamais regretté, même durant les années galères qui ont suivi. La liberté a un coût. Cela m'aura au moins permis de prendre ma retraite à soixante et un ans, au lieu de soixante-sept pour mes confrères, ironie de l'histoire. Pour revenir au monde des « professeurs », car à l'époque on ne mélangeait pas les torchons et les serviettes, à savoir « instituteurs » et « professeurs », mon opinion reste la même. C'est la même proportion entre le côté obscur et le dessus du panier qui demeure la règle. Il y a quelques « profs » qui marquent à tout jamais comme dans « le cercle des poètes disparus ». Il y a aussi ceux qu'on oublie. Enfin il existe une autre catégorie, celui des « barges », si vous me permettez. Je pense par exemple à ce professeur d'histoire, royaliste, qui nous racontait la mort de Louis XVI en pleurant. Nous les potaches, les sans pitié, les sans cervelles, nous lui en faisons voir de toutes sortes. C'était parfois presque de la cruauté. Nous n'étions pas plus malins qu'actuellement.

NUREMBERG

La discipline, hormis la chienlit d'un très petit nombre de cours, et surtout avant soixante-huit, était de fer. Il n'y a rien

de tel pour fabriquer des révolutionnaires. Je ne citerai en exemple qu'une de mes aventures. Un jour, alors que nous avançons en groupe sur un trottoir pour nous rendre vers une annexe, devisant avec mon voisin, au premier rang, je n'entendis pas l'ordre d'arrêter émis par le surveillant à l'arrière. Le résultat ne se fit pas attendre : « avertissement » figurant en bas



de page du carnet de correspondance hebdomadaire. Lorsqu'on me remit, pour le faire signer comme chaque semaine, ledit carnet, je découvris avec stupeur que le motif invoqué était celui d'un chahut. Toujours sensible à l'injustice et voulant rétablir la vérité, j'ajoutais à côté, de ma plus belle écriture : « je n'ai pas entendu le signal d'arrêt ». Vous ne me croirez peut-être pas mais, pour avoir osé m'exprimer, courtoisement, sur le carnet, je suis passé en conseil de discipline. C'était un véritable tribunal. AUCUN professeur ne m'a défendu. J'ai écopé de huit jours d'exclusion et quatre dimanches entiers (huit heures à dix-huit heures) de retenue à effectuer au lycée. Depuis ce temps j'ai cessé de croire en la justice. Il n'y a que les politiciens véreux pour oser affirmer avoir confiance en la justice de leur pays. Honte à ces demi-juges, demi-tortionnaires de m'avoir infligé cette peine. Heureusement que les châtiments corporels avaient été supprimés si non je garderais les stigmates de coups de fouet. Je me suis un peu vengé par la suite. L'année suivante j'ai pris en main ce fameux carnet de correspondance. J'ai signé, dès le jour de la rentrée ce précieux objet de ma propre signature. J'ai répété l'opération chaque semaine jusqu'à la fin de la scolarité. J'ai toujours pris ma destinée en main, du moins ai-je essayé.